

TRANSHUMANANCE

J'ai de la chance. De là où je suis, je vois un peu du paysage. Il faut dire qu'au départ ce fut la bousculade parmi nous. C'était chacun pour soi. Je n'ai guère eu le choix de mon emplacement. Je me suis retrouvé dans un coin, pas trop loin de la fenêtre qui n'est en réalité qu'une simple ouverture rectangulaire, découpée dans la paroi. Je n'ose pas bouger de peur de perdre ma place et de plus rien voir de ce qui se passe à l'extérieur. Je ne suis pas claustrophobe, mais j'ai toujours aimé regarder dehors. Tout gosse, en bagnole, je collais mon nez à la vitre. Je ne dormais jamais. Je me gavais les yeux du paysage. Comme dans un film, ça se déroulait devant moi. Dans les lignes droites je comptais les platanes qui bordaient la route. Quand ça allait trop vite, je me rabattais sur les vaches. C'était plus facile. Avec mon frère on faisait le concours de savoir qui en voyait le plus. C'était lui qui gagnait systématiquement. Je n'osais pas trop râler. Il était plus fort que moi.

Mon voisin n'est pas bavard. J'ai essayé de discuter. Il m'a simplement dit qu'il était de la région de Ploërmel en Bretagne et que son bled s'appelle Malestroit. Il a ajouté qu'il était veuf depuis trois ans et qu'il avait travaillé dans le textile. Je n'en sais pas plus. Mais il ne répond pas à mes autres questions. Il a l'air complètement perdu dans ses pensées. C'est un type d'âge mûr, avec des cheveux blancs comme mon grand-père. Mais mon grand-père, lui au moins, me répondait. On avait même tous les deux de sacrées discussions. On s'opposait gentiment à peu près sur tout, sur la politique sur la religion et sur le reste. On s'engueulait même en patois ! C'est dire à quel niveau d'intimité et de connivence nous en étions arrivés ! On traverse en ce moment une forêt de sapins. Grand-père avait une sapinière au fond du champ, derrière la ferme. C'est lui qui m'a appris comment abattre un arbre en prenant un minimum de risques. C'est grâce à lui que je sais affûter convenablement une hache. Il voyait en moi un futur bûcheron. Il s'est un peu trompé sur mon compte et sur mes possibilités, le pauvre ! Peu importe. Les sapins sont là pour me rappeler qui il était : un vieux monsieur charmant.

Le gars à côté de moi s'est endormi. On est pourtant en plein jour. Il avait sans doute l'habitude de faire la sieste. Les vieux, ça aime bien faire la sieste. J'en ai profité pour me décaler et me rapprocher de la fenêtre. C'est agréable de sentir l'air frais. Ici, à l'intérieur, il fait une chaleur de dingue. En plus, ça sent de plus en plus le mâle à l'état brut. Pour certains des voyageurs la douche devait être un luxe ou une coutume barbare. Comme dirait un parfumeur chevronné, c'est un « assemblage savant » des diverses senteurs corporelles qui montent de cette humanité présente !!! Il est préférable que je reste le nez le plus possible tourné vers l'extérieur. Le paysage du reste n'est pas désagréable. J'ai entrevu dans la plaine une sorte d'étang. J'imagine d'un coup mon voisin contraint et forcé de se mettre à l'eau. Je ne suis pas certain qu'il apprécierait. Pour rigoler, on le foutrait à poil, on lui mettrait une chambre à air autour du ventre, on lui jetterait de l'eau, il se mettrait à gueuler des insanités et finirait par demander pardon de puer aussi fort. Je ris tout seul. Mes voisins s'en étonnent. C'est beau l'imagination. On oublie où l'on est. Ça aide. La pièce d'eau entraperçue m'a aussi renvoyé sans attendre aux vacances à la mer, quand on campait vers Toulon. Avec mon frère on n'avait pas le droit d'aller trop loin. Notre mère n'a jamais compris que pour apprendre à nager, il faut un minimum d'eau. Elle nous imposait de mettre des bouées à chaque bras et de rester bien au bord. Grâce à toutes ces précautions maternelles, la noyade nous a été épargnée durant toute notre jeunesse. Il nous a fallu attendre l'âge adulte pour découvrir enfin les plaisirs de la brasse et du dos crawlé ! Depuis, mon frère est devenu un sacré nageur. Il faudra, quant à moi, que je reprenne sérieusement la natation...quand tout sera fini.

Les heures passent toutes identiques, monotones.

Par l'ouverture j'ai suivi assez longtemps le soleil qui baissait à l'horizon. Je n'ai jamais été très porté sur le romantisme des couchers de soleil. Mais c'est le seul spectacle qui m'est proposé pour l'instant. Alors, autant en profiter ! Et puis, réflexion faite, ce n'est pas si mal. Si Juliette était là je serais même capable, devant ce ciel rougeoyant, de devenir poète, rien que pour elle. Et pourtant ce n'est pas dans mes habitudes. Elle me l'a souvent reproché. Elle me trouvait parfois un peu rustre. J'ai pensé à elle, aux derniers jours passés ensemble, avant d'être séparés. Je ne sais quand nous nous retrouverons. J'ai fermé les yeux. Elle est venue s'asseoir près de moi. Elle avait défait ses cheveux qui tombaient en boucles. Elle a posé sa tête sur mon épaule comme autrefois... Mon duo avec Juliette a été hélas de courte durée. Il n'a pas survécu aux ronflements du type d'à côté.

Minuit. La nuit est longue, très longue Il y a ceux qui essaient de dormir, assis à même le sol. Recroquevillés sur leurs rêves. Il y a ceux qui ne dorment pas, qui discutent, qui refont le monde et qui posent et reposent la question cent fois renouvelée depuis qu'on a fermé les portes derrière nous: « quand va-t-on arriver ? » C'est vrai que ça commence à faire longuet cette petite balade touristique improvisée. Je ne suis pas contre les voyages, mais à condition d'avoir un minimum de confort. Dans le cas présent c'est plutôt spartiate. Nous sommes tassés les uns contre les autres, serrés **comme des bêtes**. Normal, il ne peut en être autrement puisque nous sommes en fait dans de vulgaires wagons à bestiaux ! Pour cette transhumance d'un genre un peu particulier, les autorités compétentes ont fait dans la simplicité. Mais cela pourrait tout de même être légèrement plus confortable. Je me souviens avoir vu dans les Alpes, étant gamin, la transhumance des moutons, des chèvres, des bovins qui partaient à l'estive. C'était un spectacle joyeux. Ici ce n'est pas le cas. Le troupeau humain que nous formons est plutôt sombre et anxieux. Quelle sera notre estive à nous ? Nous n'en savons rien. On pourrait au moins nous le dire. C'est un réel manque de tact de la part des organisateurs. Il faudra que je leur en touche deux mots quand nous serons arrivés !

Et puis la promiscuité commence à peser, même sur les plus calmes et les plus résolus. Il y a parfois des coups de gueule, des éclairs de nervosité, des échanges d'amabilités viriles dans l'obscurité du wagon. Certes, on s'est accoutumé aux odeurs mais il est difficile de s'habituer à l'immobilité forcée et au contact physique permanent avec des inconnus. L'homme des cavernes n'est plus très loin. La bête a tendance à se réveiller en nous. Avec les heures, le vernis de la civilisation commence à se craqueler. Combien de temps encore allons-nous nous supporter ?

On a traversé des villages, des forêts, enjambé des rivières, longé des lacs. Je suis fatigué. Je ne prête plus guère attention à ce qui se passe à l'extérieur. Le film qui défile sous mes yeux n'a plus d'intérêt.

Pendant cette si longue nuit il y a eu une courte halte dans une gare. J'ai pu lire la pancarte. C'était écrit : « LINZ ». J'ai eu tout à coup l'impression étrange de connaître ce nom, de l'avoir déjà vu ou lu auparavant. Mais où ? Linz ? Linz ?! Et puis d'un coup le petit Archimède a crié « Eurêka ! » Je sais ! J'ai trouvé ! Linz, c'est là que sont fabriqués les chariots que j'utilise au quotidien à Paris. Sur chacun d'eux une petite plaque rappelle le nom du fabricant : « Sauer-Metall-Werke » et le lieu de fabrication « Linz –Austria » .

Pour une coïncidence, c'est est une ! Le monde est vraiment petit ! Je me revois quelques semaines auparavant.

Je suis employé à l'Institut médico-légal du quai de la Râpée. Mon travail consiste à sortir du frigo tel ou tel macchabée, à le mettre sur mon chariot et à le véhiculer jusqu'à celui qui va le « traiter ». Lorsque celui-ci a terminé ses investigations, c'est à moi de ramener le tout - ou ce qu'il en reste - à la case départ.

Un jour, ma mère m'a demandé si j'étais heureux de mon nouvel emploi. Pour faire de d'humour, je lui ai répondu que c'était « mortel » ! Elle a blêmi. Je voulais simplement dire que ce n'était pas d'une gaieté folle et que ce n'était pas un job à confier à un dépressif suicidaire. Mes patients sont du genre taiseux. On échange assez peu !

Mais au fil des jours on s'habitue.

Et puis il faut être raisonnable. Comme dit ma mère : « un boulot de nos jours, ça ne se refuse pas, c'est vital ! »

Elle a raison. Mais vu la tournure prise par les évènements, j'ai comme dans l'idée qu'ils vont devoir se passer de mes services un certain temps, à l'Institut médico-légal !

Les heures passent. On roule toujours. Je ne veux plus savoir ce qui se passe à l'extérieur. Au bout de cette si longue nuit je suis rentré en moi-même.

Je pense à Paris... à mon frangin... à chez nous...à Juliette...

A cette heure, elle doit être en train de partir au boulot... et puis...

Et puis.... MERDE !!!

Pendant ce temps, moi je suis là comme un con, dans mon bel uniforme qui a peu servi. Il est bougrement long ce chemin qui mène à la captivité quelque part à l'Est.

Mais il paraît que là-bas le climat est très sain.

Surtout pour les prisonniers qui aiment travailler au grand air !!!
